

Un violent tumulte se fit entendre derrière la porte, et, parmi des cris confus, retentissait la voix tonnante de Costal ; un homme fut ouvrir, et l'Indien zapotèque s'élança au milieu de la salle un couteau ensanglanté à la main, tandis qu'il portait, roulé au bras gauche comme une espèce de bouclier, un vêtement dont on ne pouvait distinguer la forme. Costal se retourna pour faire face à ses agresseurs ; mais ceux-ci se tinrent immobiles devant leur chef, et l'un d'eux s'écria que cet Indien venait de poignarder un des leurs.

— Je l'ai fait pour reprendre mon bien, répondit Costal, ou pour mieux dire celui du capitaine Lantejas, et le voici.

En disant ces mots, le Zapotèque déroulait de son bras le dolman dont la perte anéantissait les assertions de don Cornelio, qui reçut, avec une joie que l'on concevra sans peine, cette faveur inespérée du sort.

— Voici mes preuves ! s'écria-t-il, et il s'empressa de retirer ses dépêches par une large ouverture que le poignard de Costal avait faite dans le dolman avant d'arriver au corps du Gaspacho. Le poignard les avait traversées d'outre en outre, et elles étaient tout fraîchement mouillées du sang du ravisseur ; mais elles portaient avec elles trop de preuves de l'identité du capitaine et de la vérité de ses assertions pour qu'on pût les méconnaître.

Les noms de Galeana et de Morelos furent pour lui, au milieu de ce repaire de bandits, comme le souffle de Dieu pour Daniel dans la fosse aux lions.

Les deux féroces guerilleros s'inclinèrent devant ces noms craints et respectés.

— Allez-vous-en, dit Arroyo ; mais, croyez-moi, ne vous vantez jamais devant personne de m'avoir tenu l'arrogant langage que votre bouche a proféré. Quant au seigneur Morelos, dites-lui que chacun combat suivant sa nature, et que, malgré ses menaces, je ne saurais changer la mienne.

— Vous ne pourrez rien faire de ce dolman, ajouta Bocardo, et moi je trouverai moyen de le faire raccommo-der.

Arroyo lança un regard de mépris à son associé, et après ces adieux, qui révélaient le caractère des deux bandits, le premier donna l'ordre de rendre aux trois prisonniers les armes et les chevaux qu'on leur avait pris, puis il ajouta :

— Que six cavaliers se mettent en selle pour ramener la fugitive ; qu'on bride mon cheval, car j'irai avec eux, et vous aussi, Bocardo, vous nous accompagnerez.

Bocardo ne répliqua rien ; mais il n'en fut pas de même de la femme d'Arroyo.